

PRIERE
ROUTE DE CAREME



*Seigneur, mon Dieu ?
Depuis le jour de mon baptême,
Je chemine avec toi.
Tu es l'ami de mes jours de soleil
et de mes nuits de brouillard.
C'est toi que j'ai choisi,
aide-moi à t'aimer et à te rester fidèle !

Ton amour, mais tu ne m'abandonnes.
Tu es la lumière qui m'éclaire,
même au cœur des ténèbres.
Tu es la source qui rafraîchit
qui coule en moi et me redonne vie.
Ton amour pour moi est si grand
que même la mort ne t'arrête pas.
Tu es le chemin, tu es la vie nouvelle !*

*Donne-moi, Seigneur, sur ma route de Carême,
d'oser vivre ta parole,
celle qui donne vie,
celle qui ouvre l'horizon,
celle qui repousse les ténèbres,
celle qui met l'homme debout.*

*Donne-moi, Seigneur, sur ma route de Carême,
d'oser partager ta parole, avec humilité et vérité.*

Christine Reinbolt

Extrait de *Autrement*

Coll. Mille Textes

Ed. Les Presses d'Ile-deFrance, 1998.

La Famille



Camillienne



SOMMAIRE

- **Editorial : Le malade et la maladie (2)** p. 1
- **Saint Camille et les malades** p. 2
- **Témoignage : le courage de vivre** p. 6
- **Carême 2003 : 15 verbes de la vie chrétienne** p. 9
- **Hilaire Cales, compagnon français de saint Camille (3)** p. 13
- **le courrier** c. 3
- **Prière : la route de carême** c. 4

Encart : Message du saint Père pour le Carême 2003

Toute personne désireuse de rejoindre la Famille Camillienne de France doit se faire connaître auprès des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 26
94363 BRY-SUR-MARNE
E-mail : famille.camillienne@free.fr
site : <http://famille.camille.free.fr>

Participation aux frais du bulletin : 16 € (10 numéros par an)

Prochain bulletin : avril 2003

Photo de la couverture : détail du vitrail de la chambre où saint Camille est mort.

Courriers reçus

Chère Madame,

Je vous remercie de m'avoir fait parvenir le bulletin de la Famille Camillienne et suis tout à fait ravi de faire connaissance de votre association.

Comme vous vous en doutiez, je me sens très proche des Camilliens, par l'amitié qui me lie au Père Grasser, bien entendu, et les actions que, modestement, j'essaye d'avoir en faveur de cet ordre.

En 1999, j'ai joué à Rome, à la Maddalena, au profit des missions ; j'ai redonné un concert au Val-de-Grâce, en coordination avec Bry-sur-Marne, en 2001, toujours au profit des missions. Et normalement, je devrais redonner un récital d'orgue en juin prochain, à Rome, à la paroisse St Camille. De plus, au cours du Carême 2003, l'office dominical au Val-de-Grâce, où je suis organiste, sera précédé d'une très courte audition au profit d'une congrégation, ou d'un mouvement humanitaire catholique. Il y en aura une au profit des Camilliens.

J'ajouterai que, sur mon site internet, j'ai mis quelques pages sur l'Ordre en accord avec le Père de Rodellec :
<http://perso.magic.fr/desarbre/pages/page54.html>

Enfin, étant organiste du Val-de-Grâce, l'un des hauts lieux hospitaliers à Paris, la proximité avec les malades me rend sensible à la mission et à la spiritualité camillienne. Cela me ferait donc plaisir d'adhérer à votre association.

Veillez agréer, chère Madame, l'expression de mes meilleurs hommages,

Hervé Désarbre

« Je suis un abonné à « La Famille Camillienne » que j'apprécie beaucoup ! J'apprécie beaucoup tous ces articles, et je les « utilise » quelque peu pour mes homélies, non sans les retraduire dans notre propre langue de mes paroisses : le basque ! »

Abbé Jean Irassart (64)

lui-même leur dernier soupir ; peu lui importait de passer les jours et les nuits à leur chevet sans presque prendre de nourriture. C'était, dans toute la force du terme, un *Père du bien mourir*, ainsi qu'on appelle encore aujourd'hui les Camilliens en certains pays.

Un tel ministère ne se faisait pas sans difficulté de toute sorte, et plus d'une fois Calés eut à lutter. « Nous avons peu de monde à l'hôpital, écrit-il en 1613, mais nous remarquons chez nos malades beaucoup d'indifférence et d'incrédulité ; ils ne croient pas à nos exhortations ; le démon est si astucieux, si roué pour nous ravir les âmes ! » Et cependant, il y avait tant d'onction dans ses œuvres et ses paroles que les pécheurs les plus endurcis finissaient par céder à la grâce, que les débauchés renonçaient à leurs passions, que les infidèles, les hérétiques, demandaient à être reçus dans le giron de l'Église catholique.

Chaque jour on disait en commun à l'hôpital des prières pour les malades et leurs bienfaiteurs, pour la santé et le salut de tous ceux qui souffraient sur terre, et pour la prospérité de la république génoise. Le samedi était spécialement consacré au culte de la Sainte Vierge. Tous les mois les religieux plaçaient publiquement leurs malades sous la protection d'un saint dont ils rappelaient le nom et la vie durant le mois. De fréquentes instructions étaient données aux convalescents pour les amener à profiter de la visite que le Seigneur leur avait faite dans la maladie, et affermir en eux les bonnes dispositions du moment. Les plus ignorants assistaient en outre à des leçons de catéchisme, en sorte qu'au sortir de l'hôpital les guéris rentraient dans le monde plus fermes et plus chrétiens, grâce aux bons soins des disciples de saint Camille.

(A suivre.)

EDITORIAL

LE MALADE ET LA MALADIE (2)

Bien chers tous,

Nous reprenons donc la suite de ce dossier « Le malade et la maladie », parce qu'il est au cœur de nos préoccupations camilliennes.

C'est pourquoi l'enseignement qui suit nous montrera les attitudes de saint Camille auprès des malades de son époque, un service qu'il a accompli envers eux en étant « infatigable et persévérant, zélé et joyeux.. » Ce texte est un extrait d'une œuvre collective sur « La spiritualité Camillienne », publiée en 2001 par les pères A. Brusco et F. Alvarez. Pour le moment, ce livre est en italien, mais sûrement déjà plusieurs traductions se préparent pour permettre au plus grand nombre de personnes intéressées d'approfondir « la spiritualité camillienne ». La traduction en français est en bonne voie pour une publication prochaine.

Puis, nous nous laisserons toucher par le témoignage de Claudine et de son fils malade. Ils racontent leur combat car il leur faut chaque jour « le courage de vivre ».

Nous n'oublions pas non plus le temps liturgique, et notre entrée en Carême, le 5 mars. A cette occasion, nous proposons « une route de Carême », un temps de réflexion pour mieux avancer vers Pâques, avec 15 verbes qui font la vie du chrétien.

Le père Hilaire Calés continue de nous devenir familier, grâce au troisième épisode du récit qui le concerne : « Un compagnon français de saint Camille. »

Merci à ceux qui nous écrivent, nous envoient des textes, des prières, des témoignages. Ce bulletin a besoin de vos réflexions !

Bonne lecture et bonne montée vers Pâques.

Marie-Christine Brocherieux
présidente

L'enseignement du mois

SAINT CAMILLE ET LES MALADES

Domenico Casera, m.i.

*Extrait de « La spiritualità Camilliana »,
Editions Camilliennes, 2001, p.115 à 120*

La spiritualité de Camille, transmise à ses disciples, est centrée sur le service des malades. Si la perfection de la vie chrétienne se ramène à la charité, cette perfection – pense Camille – se réalise dans la charité envers les malades.

Prenant pour ligne de référence la « Positio » sur les vertus de saint Camille, rédigée par Bernardino Jacobello, l'auteur nous montre, avec une abondance de détails, comme dans une immense mosaïque, ce que nous pourrions appeler une spiritualité en acte.

La charité de Camille envers le prochain

Nous prenons ici en considération le chapitre « De immensa charitate Camilli erga proximos » (l'immense charité de Camille envers le prochain).

Jacobello ouvre le chapitre en citant ce qu'écrivit le « *Pater Magister a Laurea* » sur les manifestations de charité héroïque envers le prochain : « Les signes de la charité commune envers le prochain sont : l'aimer comme soi-même, lui vouloir du bien comme on le veut pour soi, le lui procurer ; le considérer immédiatement après soi, vouloir ce qu'il veut, et mépriser les biens temporels, et même la vie, pour son bien spirituel. Mais les signes héroïques de la charité consistent à réaliser cela promptement, facilement, rapidement, avec joie, avec un amour sincère, même lorsqu'on n'en voit aucun fruit, et à placer sa propre vie temporelle après la vie temporelle du prochain ou ses propres biens temporels après les biens temporels du prochain... »

Jacobello reprend les adverbess qualificatifs « *prompte* », « *facile* », « *expedite* », « *delectabiliter* », « *in efficaci affectu et in effecto* » et il place l'intérêt du malade avant le profit personnel, affirmant qu'ils brillent avec la luminosité du soleil dans la biographie de saint Camille : on les rencontre avec évidence dans ses rapports avec les malades, à l'assistance desquels il s'était

solidité de leurs vertus, en firent le confident de leur âme durant les cinq années de son séjour. De là, ses supérieurs lui ouvrirent une plus ample carrière en l'envoyant d'abord, pendant deux ans, à l'hôpital de Milan, en qualité de simple religieux, puis à la maison de Gênes en qualité de supérieur : c'est dans ce poste important que nous l'étudierons désormais.

Saint Camille était venu en personne établir ses religieux à Gênes, le 15 août 1594. L'installation, si toutefois on peut l'appeler ainsi, fut des plus modestes et le vénérable fondateur dut se contenter en commençant de leur louer une maison qui leur servait d'abri pour la nuit, car la journée se passait entièrement au service de l'hôpital, de l'*Albergo dei Poveri*, de « l'Auberge des Pauvres », construit en 1564, un des plus beaux et des plus vastes de l'Italie. Bientôt cependant l'archevêque Mathieu Rivarola s'unissant à la noblesse pour venir en aide aux Camilliens, obtint du municipale qu'un certain nombre de Pères logeassent dans les hôpitaux.

Le P. Gales arrivait à Gênes comme second successeur du P. Clément qui on avait été le premier supérieur ; la résidence était dans sa douzième année d'existence. En prenant possession de son poste, il déclara nettement que Gênes était, le terme de ses changements et hériterait de sa dépouille mortelle. Qu'importe après tout de mourir loin de son pays quand on meurt dans le Seigneur ?

Pendant trente années, au dire de la *Chronique*, il donna à la ville et à ses religieux l'exemple du plus sublime dévouement, de cet héroïsme de chaque jour qui ne comporte nécessairement aucune action d'éclat, mais qui est une des formes du martyre. Empruntant une image aux richesses profondes de la mer qui baigne Gênes la Superbe, il comparait volontiers les malades les plus répugnants à ces coquillages cachés au fond de l'océan, souillés de vase, incrustés de scories, et qui contiennent néanmoins des perles du plus haut prix ; ils étaient à ses yeux comme de précieuses pierres destinées à l'ornementation des demeures éternelles et que l'on n'acquiert jamais trop cher. Il pensait avec raison que pour bon nombre d'entre eux les œuvres corporelles de miséricorde exercées à leur égard sont le seul moyen de les ramener à l'amour de Jésus-Christ, qui fut lui aussi le premier des pauvres et le plus exemplaire des malheureux qui souffrent. Faire accepter aux âmes les secours spirituels en les soulageant dans la douleur corporelle fut toujours le but qu'il visa ; et pendant plus de vingt années, c'est-à-dire tant que ses forces ne l'abandonnèrent pas, il ne céda à personne le soin de préparer les malades aux sacrements et de recevoir

cloître et construire de nouvelles cellules. Lui-même et ses religieux donnaient l'exemple ; avant Calés, un novice de distinction, le prélat Jules Léon, docteur en droit, avait été surpris par le cardinal Cajetan, qui en pleura d'admiration, à transporter les matériaux de bâtisse. Calés s'acquitta de la même besogne avec tant d'humilité et de soumission, que le P. Camille le revêtit, le 15 novembre 1595, du saint habit de Ministre des Malades, et l'envoyait au noviciat de Naples.

Fondée en 1582 par l'entremise d'un ami de saint Camille, le docteur Mira, espagnol, devenu évêque de Castellamare, lequel persuada au P. Alexandre Burla, prêtre napolitain de l'Oratoire, d'attirer les Camilliens dans cette ville, la maison de Naples venait, grâce à la générosité de quelques dames de grande noblesse, de se transporter dans un nouveau local sous le vocable de Sainte-Marie-Porte-du-Ciel. Calés eut le bonheur d'y rencontrer comme mettre des novices une des gloires de l'Ordre Camillien, le P. Blaise de Opertis, qui, du vivant même du saint fondateur, lui succéda dans la charge de supérieur général. Calés demanda et obtint comme une faveur de remplir au noviciat les charges les plus rebutantes, à l'instar d'un simple domestique. Il édifia tellement ses compagnons et ses maîtres que deux ans après, jour pour jour, le 15 novembre 1597, il était admis aux trois vœux solennels communs à tous les ordres, et au vœu spécial que prononcent les Camilliens de s'adonner sans réserve au soulagement spirituel et corporel des malades, fussent-ils atteints de maladies contagieuses.

L'ayant rappelé à Rome pour y recevoir les ordres, ses supérieurs conquirent de lui tant d'estime qu'ils lui confièrent aussitôt la direction d'un noviciat. Il partit au mois d'octobre 1599 avec le P. Adrien pour Florence, où le seigneur Rodolphe Bardi, du consentement de l'archevêque¹, les installa dans l'établissement et l'église de Saint-Grégoire, avec desserte de l'hôpital Sainte-Marie-la-Neuve. C'est là que le P. Calés initia entre autres à la vie religieuse trois Camilliens qui laissèrent une réputation de haute vertu : les PP. Fabri-rio Turboli, Paolo Zatio et Jean-Baptiste Novati ; Ce dernier eut même son époque de célébrité comme théologien, il a laissé des ouvrages estimés sur la Sainte Eucharistie et les gloires de la Sainte Vierge. La direction spirituelle du P. Calés, formé lui-même à l'école de Blaise de Opertis, était si goûtée à Florence, que bon nombre de communautés religieuses et de personnes remarquées par la

¹ Le cardinal de Médicis, qui devint plus tard le pape Léon X

engagé par vœu, même s'ils étaient atteints de la peste. Elles étaient siennes, ces attitudes généreuses, il les portait au maximum de l'efficacité et les a transmises à ses disciples comme les qualifications d'une vocation spécifique et aussi héroïque.

Il y avait eu des parcours moins nobles dans le passé de Camille - continue Jacobello – mais à partir du moment où se réalisa sa conversion, il peut être comparé à l'arbre qui porte de bons fruits (Mt 7, 18), « olivier porteur de fruit », est-il dit textuellement. Camille fut un vrai modèle de charité envers les malades, tellement le service d'amour qu'il déploya envers eux fut infatigable et persévérant, zélé et joyeux. Ses actions n'étaient pas des actions extraordinaires qui auraient pu éventuellement satisfaire des ambitions humaines, mais des actions humbles et peu agréables dont les malades avaient besoin pour ne pas succomber dans la dégradation de l'environnement qui les avait accueillis et de leur organisme bien affaibli.

Voyons-le à l'œuvre, grâce à la description des témoins oculaires.

La « Maddalena », centre de collecte et de tri

Au procès de Mantoue, le père Antonio Barbarossa évoque l'activité de Camille au milieu des pestiférés des Thermes de Dioclétien, dans lesquelles s'étaient installés les tisserands que Sixte V avait fait venir à Rome pour y introduire l'art de la soie. Ce ne devaient pas être des habitations séduisantes, pour que cette épidémie éclate en 1591 dans les arches et les renforcements de cette ruine millénaire. « Presque tous devinrent malades et moururent dans la misère, et le père Camille se mit à organiser et à préparer ce qui leur était nécessaire : il chargeait sur un âne qu'il emmenait avec lui toutes les choses nécessaires et il les distribuait à chacun d'eux selon leurs besoins ; la misère de ces pauvres gens était telle que parfois il n'y avait personne qui pouvait ouvrir la porte et qu'il fallait passer par les fenêtres, laver les assiettes, vider les bœux, emmener les immondices, nettoyer les plus petits enfants et rendre d'autres services dans lesquels se révélait grandement la charité du dit père ».

D'autres témoins ont évoqué ces mois dramatiques. Cesare Simonio a confirmé au procès de Rome : « En raison de l'air ou pour d'autres motifs, il se déclara une épidémie si grave que tous devinrent malades ; il arriva une fois que, toute la famille étant malade, et personne ne pouvant lui ouvrir la porte, le père Camille dût monter par une échelle à la fenêtre pour porter secours à cette

famille en lui donnant des « pisti », du pain d'orge et d'autres secours avec beaucoup de charité ».

Au procès de Naples, le père Sanzio Cicatelli parle de chargements quotidiens de linge et de nourriture, de nettoyage des locaux, de médicaments, de signalements transmis aux médecins. Ces très pauvres gens tenaient Camille pour un ange du ciel, le père des pauvres. « Je sais tout cela pour l'avoir vu et pour être allé presque toujours avec lui dans ces activités charitables », aussi bien aux Thermes que dans d'autres occasions, « et ceci est vrai, public et notoire ».

A cet endroit, la *Positio* inclut dans le texte la description que Cicatelli - un des jeunes religieux qui constituaient l'équipe de Camille - fait de cette terrible pénurie dans la première biographie du saint qu'il a publiée. La mortalité était très élevée. Il pouvait arriver que l'on voie, dans ces misérables habitations, « allongés dans le même lit, le père, la mère, les enfants et tout le monde, tous mélangés ensemble, de telle sorte que ceux qui ne mouraient pas des suites de la maladie mouraient de faim, parce que personne, parmi eux, n'était en état de santé suffisant pour pouvoir prendre des dispositions ». Camille était sur les lieux deux fois par jour pour distribuer, avec ses jeunes aides, la « Charité » préparée à la maison.

La Maddalena était devenue un centre de collecte et de tri. « Dons en pain, vin, eau bouillie, soupes de toutes sortes, œufs, viande, poules, « pisto », pain d'orge, gâteaux d'amande, et autres choses nécessaires, il donnait lui-même à manger aux malades les plus graves », distribuait les médicaments que l'« épicerie » pontificale était en mesure de lui procurer, puis tous ensemble, on se mettait à refaire les lits, à laver les assiettes, à nettoyer les chambres, à laver le linge, à rhabiller ceux qui manquaient de linge propre, « à langer les enfants, dont les pleurs et la pâleur auraient fait pleurer les cœurs endurcis, particulièrement lorsque, voyant les nôtres (nos jeunes aides) les retirer du sein de leurs mères, afin que le souffle et le lait contaminé de celles-ci ne les infectent pas, ils poussaient vers le ciel des cris aigus et innocents ».

Années de très dur travail

Les années 1590-91 furent pour Camille des années de campagnes, de disette et de peste sans discontinuer. Camille s'était imposé « un très dur travail », il semblait être plutôt un homme de fer qu'un homme de chair. Il

UN COMPAGNON FRANÇAIS DE SAINT CAMILLE¹

III

Finalement, la Providence ménageait au jeune Calés, dans cette affaire de vocation, un guide éclairé, je dirais presque un protecteur, en la personne d'un camillien compatriote qu'il rencontra plusieurs fois dans les hôpitaux de Rome, et avec lequel il se lia d'amitié, le P. Nicolas Clément² Il le pria de le présenter au vénérable fondateur de l'ordre qui en était en même temps le supérieur général. Saint Camille, ayant entendu la demande du jeune homme, lui traça un signe de croix sur le front, puis le congédia avec bonté en l'engageant à implorer de nouveau les lumières de l'Esprit Saint sur cette question de vocation. Lorsque Hilaire revint pour la seconde fois, Camille le recevant à bras ouverts lui imposa seulement quelques jours d'épreuve, consistant à travailler par obéissance avec les maçons qui réparaient la maison-mère de l'Institut. Celui-ci, en effet, venait, par la mort du cardinal Mondovi, son protecteur, d'hériter de 15,000 écus, et Camille en profitait pour subvenir aux frais de restauration de cette vieille maison, dont il fallait augmenter le

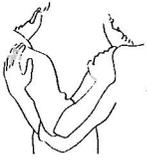
¹ Voir les numéros de janvier et de février 2003

² Nicolas Clément, de Naix-anx-Forges, ancien diocèse de Toul, aujourd'hui de Verdun, près de Ligny-en-Barrois, — fit profession le même jour que saint Camille, le 8 décembre 1591, dans l'église de la Madeleine, à Rome, par devant le délégué du pape, Paolo Alberto, archevêque de Raguse.

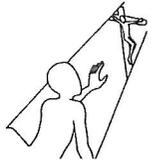
Préfet de la maison de Milan en 1594, de Gênes en 1559, il fonde en 1600, à Toulouse, sur la requête du cardinal de Joyeuse, une maison qui ne réussit pas, — préfet de la maison de Mantoue en 1603, de Messine en 1607, provincial de Naples en 1607, — vice-préfet de la maison-mère, à Rome, en 1601, — visiteur de la province de Sicile en 1610, — provincial de Sicile en 1611, — membre de la Consulte générale de l'ordre en qualité d'arbitre, — mort à Palerme, le 9 février 1641. La *Chronique* parle de lui comme d'un religieux distingué dans la direction des âmes.

Citons, parmi les Camilliens d'origine française antérieurs à la Révolution, et morts victimes de leur dévouement :

- le frère Henri Barbarossa, de Narbonne, mort à Rome, en 1591, dans les prisons de Tor di Nona ;
- le frère Nicolas Serchier, français, mort à Milan, en 1630 ;
- le frère Jean Coquerel, de l'Artois, mort en odeur de sainteté à Mantoue, en 1630, sujet très remarquable dans l'ordre ;
- le frère Dominique Perreti, lorrain, mort à Rome, en soignant les pestiférés en 1656 ;
- le novice Joseph Bolliat, de Grenoble, mort à Gênes, en 1656.

12 / Je suis Chrétien : JE COMMUNIQUE.

- Est-ce que je m'informe sur tout ce qui se passe autour de moi, dans la Société, l'Eglise, le Monde, ou est-ce que je vis dans mon monde, ne m'intéressant à rien d'autre qu'à moi-même ?
- Est-ce que je communique assez avec mes proches ? Est-ce que je fais savoir aux intéressés ce que je juge important ? Ou est-ce que je reste secret, timide, fermé ?

13/ Je suis Chrétien : JE PORTE MA CROIX,

- Est-ce que je porte mes croix, mes responsabilités, mes épreuves, mes souffrances en gardant l'Amour dans mon cœur...
- Ou est-ce que je suis révolté, écrasé, désespéré, prêt à tout abandonner et à tout rejeter parce que c'est trop difficile de tout porter ?

14 / Je suis Chrétien : JE SUIS ENVOYE.

- Est-ce que je cherche à être un témoin du Christ et des valeurs Chrétiennes au milieu de tous ceux que je rencontre ?
- Ou suis-je bloqué par la peur, le respect humain, le manque d'imagination et d'audace...ou tout simplement par la paresse et le désir de rester tranquille dans ma vie comme tout le monde ?

15/ Je suis Chrétien : JE VIS LA COMMUNION DES SAINTS.

- Suis-je heureux d'être porté par l'immense et mystérieuse solidarité spirituelle universelle et éternelle ?
- Ou suis-je un triste solitaire indépendant qui ne veut compter sur personne et compter pour personne ?
- Suis-je prisonnier de mon moi ou libéré par la joie de la Communion des Saints ?

commença par créer une table chaude pour 300 pauvres à côté de la maison de la Maddalena, se fit distributeur de vêtements, alla « dénicher » les malades dans les grottes et dans les étables afin de les amener dans les hôpitaux. Lorsque ceux-ci furent pleins, il ouvrit à la Maddalena même un « petit hôpital, y nourrissant et soignant de ses propres mains ». Il pouvait accueillir jusqu'à 40 malades. Nommé par Grégoire XIV coordinateur des secours, il en accueillit plus de 3.000 à l'hôpital Saint Sixte, en y faisant travailler ses religieux. Cet hôpital était devenu ingérable à cause du surpeuplement et de la « puanteur atroce » qui menaçait d'infecter toute la ville de Rome, il aménagea un immense grenier dans la rue delle Carrozze : « Il le dirigea pendant plusieurs mois avec beaucoup de peine et de sueurs, restant toujours frais et ardent au milieu de son travail ».

Un engagement aussi total ne pouvait pas échapper à l'attention de la population qui voyait Camille aller chercher les malades avec un brancard et les prendre sous les bras pour les conduire à la Maddalena pour un premier secours, ou via delle Carozze où il avait transféré sa résidence ; ou bien, entre-temps, il faisait la navette entre les diverses structures d'accueil. Les témoignages abondent et ils sont tous convergents. Ils tracent le tableau d'une puissance entraînant pour éviter que la ville ne croule sous le poids de cette catastrophe. Ce n'est pas seulement sur les capacités d'organisation que l'attention était attirée, mais sur l'engagement personnel même dans les tâches les plus humbles, sur ces déplacements continuels dans les lieux où sévissait la misère, sur ce fait qu'il portait les brancards imaginés par lui pour servir de matériel rudimentaire d'ambulance, et entraînait dans les taudis et les grottes où régnait une terrible puanteur, pour s'y occuper des malades à la limite de la survie.

C'était une chose merveilleuse, atteste le père Paolo Zazzio au procès romain : « Je l'ai vu qui prenait sur ses épaules les pauvres qu'il trouvait sur sa route et il les portait à l'hôpital... Il les reconfortait de nourriture spirituelle et corporelle, les habillant et leur procurant les choses nécessaires ; il allait à travers Rome pour les chercher dans les étables, les grottes et autres lieux où ils s'étaient réfugiés ; j'ai vu souvent des pauvres, amenés par lui à l'hôpital, qui avaient de l'herbe dans la bouche, et bien que ces gens fussent malades et sentissent mauvais, il ne manquait pas de s'occuper d'eux et de les servir en toute diligence ».

LE MALADE ET LA MALADIE : TEMOIGNAGE**LE COURAGE DE VIVRE**

Propos croisés d'une mère et de son fils recueillis par Camille Labarrière.

Claudine C. – Notre fils avait 6 ans quand le diagnostic est tombé comme un couperet : myopathie ! L'annonce du handicap d'un enfant est une extrême souffrance. Toute une vie bascule... Et cet enfant, comment lui expliquer qu'il évoluera vers la perte totale de l'autonomie ?

Laurent C. – Lorsque j'ai perdu la marche vers l'âge de 9 ans, je ne me rendais pas compte des difficultés à venir et j'ai assez facilement accepté le fauteuil roulant.

Claudine – C'est de l'enfant que vient la dynamique qui oblige à sortir de l'impasse. Il accepte son sort car il vit dans le présent, ne se projette pas comme ses parents dans l'avenir.

Laurent – Cette maladie musculaire évolutive m'oblige à recourir en quasi-permanence à l'aide de mes parents, de ma sœur, c'est une très grande souffrance pour moi, à l'âge de la majorité, d'être dépendant. Mais je n'ai pas le choix.

Claudine – La fatigue, physique et morale, est le lot quotidien. Mais la lutte, le combat dans la jungle des démarches, rendent plus fort. Le soutien de la famille, les rencontres dans le milieu associatif sont essentiels. Se faire aider, être à son tour celui qui épaulé des parents nouvellement confrontés aux mêmes désarrois : la solidarité devient une raison de vivre.

8/ Je suis Chrétien : J'ÉCOUTE.

- Qu'est-ce qui m'empêche d'écouter Dieu dans sa Parole et dans les événements ?
- Qu'est-ce qui m'empêche d'être le plus à l'écoute de mes proches : manque de temps, routine, soucis, suractivité, peur d'être remis en cause... ?

**9 / Je suis Chrétien : J'ESPERE.**

- L'Espérance de la Résurrection fait-elle de moi un témoin de l'Espérance qui « espère contre toute espérance » ou suis-je pessimiste, négatif, désabusé, résigné ?

**10/ Je suis Chrétien : JE RASSEMBLE LES AUTRES.**

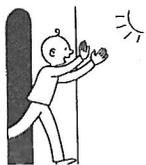
- Est-ce que je participe à la Mission de l'Eglise d'être « Pêcheur d'Hommes » ou est-ce que je ne fais rien pour rassembler les autres, enfants, jeunes, adultes pour des temps de prière, de discussion, ou d'action, surtout là où l'Eglise est mal organisée et manque d'ouvriers ? Pourquoi ?

**11 / Je suis Chrétien : J'AI CONFIANCE.**

- Est-ce que je vis dans la sérénité que donne la confiance dans le Christ toujours avec nous jusqu'à la fin des temps ?
- Ou est-ce que je suis inquiet angoissé pour moi-même, pour mes proches, mes groupes, la Société, l'Eglise, le Monde ?



4/ Je suis Chrétien : JE M'OUVRE AUX AUTRES



- A qui ai-je fermé ma porte ces derniers temps en disant : « Ils n'ont qu'à se débrouiller.. J'en fais assez, je donne assez...Je ne peux pas m'occuper de ces gens-là, de ces choses-là, de ces activités-là... »

5/ Je suis Chrétien : JE REJOINS LA COMMUNAUTE CHRÉTIENNE.

- Suis-je un Chrétien isolé qui se suffit à lui-même ou est-ce que j'appartiens activement à une Communauté Chrétienne ?
- Comment améliorer ma participation ?



6/ Je suis Chrétien : J'ENTRE DANS L'ALLIANCE DE DIEU AVEC LES HOMMES.

- Est-ce que je vis les Sacrements reçus , le Baptême, la Confirmation, le Mariage, l'Ordination, la Réconciliation et surtout l'Eucharistie ?
- Suis-je un pratiquant régulier, convaincu , ou est-ce que la Messe est devenue accessoire et non le cœur et le sommet de ma vie ?



7/ Je suis Chrétien : J'AIME.

- Est-ce que j'aime comme le Christ en donnant mes biens, mes idées, mon temps, mon énergie, mes sentiments, ma Foi, ma vie... ? Ou ai-je du mal à donner et pourquoi ?



Laurent – Le plus éprouvant, c'est le regard des autres : on ne sait pas ce que pense l'autre, on s'imagine souvent à tort, que l'on va être mis à l'écart du fait de sa différence. C'est moi qui dois faire la démarche d'aller vers les autres pour m'insérer dans un groupe, expliquer ma pathologie.

Claudine – Nous devenons plus réceptifs, nous accordons plus d'importance à l'essentiel : les relations humaines vraies. Ce qui peut paraître paradoxal, c'est que l'on ne supporte pas les personnes qui se plaignent pour un rien...

Laurent – Si je passais mon temps à me lamenter sur mon sort, en pensant à tout ce que je ne peux pas faire, ce serait insupportable, en revanche si je regarde ce que je peux faire, je me rends compte que je peux parler et échanger avec les autres ; je peux encore écrire, lire, écouter de la musique, me servir d'un ordinateur. J'ai trouvé une grande satisfaction à poursuivre une scolarité normale. Ma famille est très présente, j'ai quelques amis et je peux avoir quelques loisirs même si tout déplacement tient du parcours du combattant.

Claudine – Il faut prendre le temps de s'arrêter, pour méditer, prier ; sourire et garder un certain humour, prendre du recul pour apprécier les petites joies du quotidien.

Laurent – On peut se demander comment il est possible d'avoir le courage de vivre malgré ses difficultés. En fait, l'une des satisfactions qui redonne le moral c'est de savoir que l'on peut être utile, et je trouve ainsi la volonté de vivre. J'essaie, avec les autres de discuter de tout et parfois je remonte le moral à ceux qui se confient à moi. Je me dis aussi qu'il y a des situations plus difficiles, et que la vie vaut la peine d'être vécue malgré tout.

Claudine – La vie est toujours la plus forte mais on la voit autrement, on l’apprécie encore plus, on va à l’essentiel. Si on a la chance d’avoir la foi, on chemine en témoin d’espérance.

Laurent – Dans les moments difficiles, j’ai parfois envie d’abandonner la lutte pour vivre, de baisser les bras en me disant que la recherche contre les maladies génétiques et la thérapie génique ne vont pas assez vite pour que je puisse en profiter. Mais lorsque l’on est croyant comme moi, on se rend compte qu’une force nous aide à passer les épreuves.

Laurent est hospitalisé dans notre service. Nous l’accompagnons ainsi que sa famille. Sa maman m’a confié ce témoignage paru dans le bulletin paroissial de Sucy. Noiseau. « Regards ». (Déc. 2001).

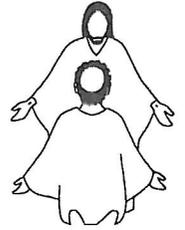
A-M.Huet.



CARÊME 2003 : BILAN DE VIE CHRÉTIENNE LES 15 VERBES QUI FONT LE CHRÉTIEN !

1/ Je suis Chrétien : JE CROIS !

- Le Christ est-il pour moi une Présence Vivante que je reconnais en moi et qui me guide dans mes choix de vie et ma manière de vivre ?
- Qu'est-ce qui, en ce moment me fait douter, m'éloigne du Christ ?
- Qu'est-ce qui m'endort dans une foi tiède, creuse, ronronnante, vide ?
- Qu'est-ce qui n'a pas été Chrétien du tout dans mes choix récents ou ma manière de vivre ces derniers temps ?



2 / Je suis Chrétien: JE PRIE.



- Ma prière est-elle régulière ou irrégulière, riche d'attention à Dieu et à ma vie ou distraite, creuse, formelle ?
- Est-elle un acte de disponibilité à Dieu et abandon à sa volonté ou revendication ? Est-elle solitaire ou communautaire ?

3/ Je suis Chrétien : JE PARDONNE et JE DEMANDE PARDON



- A qui ai-je le plus de mal à pardonner maintenant ? A qui devrais-je demander pardon ?
- Jésus me demande, comme à Pierre après son reniement : « M'aimes-tu ? » Quelle mauvaise conscience m'empêche de dire sans hésiter : « Je t'aime, Seigneur, tu le sais ! »

avec disponibilité et promptitude, se dévouent pour les pauvres, les personnes âgées, les malades et tous ceux qui connaissent des situations de détresse.

On a pu assister récemment à de beaux mouvements de solidarité en faveur des victimes des inondations en Europe, des tremblements de terre en Amérique latine et en Italie, des épidémies en Afrique, des éruptions volcaniques aux Philippines, sans oublier les autres parties du monde ensanglantées par la haine et la guerre.

En de telles circonstances, les moyens de communication sociale s'avèrent fort utiles, montrant l'aide réalisée et avivant la disponibilité pour soutenir ceux qui sont dans l'épreuve et dans la difficulté. Ce n'est pas toujours l'impératif chrétien de l'amour qui motive l'intervention en faveur d'autrui, mais une compassion naturelle. Toutefois celui qui assiste la personne dans le besoin jouit toujours de la bienveillance de Dieu. Dans les Actes des Apôtres, on peut lire que Tabitha, qui était disciple, est sauvée parce qu'elle a fait du bien à son prochain (cf. 9, 36 ss.). Le centurion Corneille obtient la vie éternelle en raison de sa générosité (cf. *ibid.*, 10, 1-31).

Le service de ceux qui sont dans le besoin peut être pour «ceux qui sont loin» le chemin providentiel pour rencontrer le Christ, car le Seigneur rend sans mesure pour tout don fait au prochain (cf. Mt 25, 40).

Je désire ardemment que le Carême soit pour les croyants une période favorable pour répandre l'Évangile de la charité en tous lieux et en témoigner, car la vocation à la charité constitue le cœur de toute évangélisation authentique. J'invoque à cette intention l'intercession de Marie, Mère de l'Église. Puisse-t-elle nous accompagner durant notre temps de Carême ! Dans ces sentiments, je vous bénis tous de grand cœur.

Du Vatican, le 7 janvier 2003.

JOANNES PAULUS II

MESSAGE DE SA SAINTETÉ JEAN PAUL II POUR LE CARÊME 2003

Chers Frères et Sœurs !

1. Temps fort de prière, de jeûne et d'engagement à l'égard de ceux qui sont dans le besoin, le Carême offre à tout chrétien la possibilité de se préparer à la fête de Pâques en examinant avec soin sa propre vie, la confrontant d'une manière spéciale avec la Parole de Dieu qui éclaire la route quotidienne des croyants.

Cette année, comme guide de réflexion pour le Carême, je voudrais proposer la phrase extraite des Actes des Apôtres: «Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir» (20, 35). Il ne s'agit pas d'un simple rappel moral, ni d'un commandement qui parvient à l'homme de l'extérieur. L'inclination au don est inscrite dans les profondeurs intimes du cœur humain: toute personne éprouve le désir d'entrer en relation avec les autres et se réalise pleinement quand elle se donne librement aux autres.

2. Notre époque est malheureusement influencée par une mentalité particulièrement sensible aux sollicitations de l'égoïsme, toujours prêt à se réveiller dans le cœur de l'homme. Dans la vie sociale, de même que dans les médias, la personne est souvent sollicitée par des messages qui, de manière insistante, ouvertement ou subrepticement, exaltent une culture de l'éphémère et l'hédonisme. Bien qu'une attention aux autres ne fasse pas défaut dans des situations de catastrophes écologiques, de guerres ou d'autres cas d'urgences, il s'avère en général difficile de développer une culture de la solidarité. L'esprit du monde affaiblit la tendance intérieure au don désintéressé de soi aux autres et pousse à satisfaire ses propres intérêts particuliers. Le désir d'accumuler des biens se fait toujours plus pressant. Il est évidemment naturel et juste que chacun, grâce à ses talents personnels et à son travail, s'attache à obtenir ce dont il a besoin pour vivre, mais le désir exagéré de posséder empêche la créature humaine de s'ouvrir au Créateur et à ses semblables. Les paroles que Paul adressait à Timothée ont la même valeur pour tous les

temps : «La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi et se sont infligé à eux-mêmes des tourments sans nombre» (1 Tm 6, 10).

L'exploitation de l'homme, l'indifférence face à la souffrance d'autrui, la violation des normes morales, ne sont que quelques-uns des fruits de l'appât du gain. Devant le spectacle désolant de la pauvreté persistante qui afflige une si grande part de la population mondiale, comment ne pas reconnaître que la recherche effrénée du profit et le manque d'attention tangible et responsable pour le bien commun concentrent entre les mains de quelques-uns une grande part des ressources tandis que le reste de l'humanité souffre de la misère et de l'abandon ?

Faisant appel aux croyants et à tous les hommes de bonne volonté, je voudrais rappeler un principe évident en lui-même, bien que souvent négligé : il est nécessaire de rechercher non pas le bien d'un petit cercle de privilégiés, mais l'amélioration des conditions de vie de tous. C'est seulement sur ce fondement que l'on pourra édifier l'ordre international, réellement empreint de justice et de solidarité, que tous appellent de leurs vœux.

3. «Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir». En répondant à l'appel intérieur à se donner aux autres sans rien attendre pour lui, le croyant éprouve une profonde satisfaction intérieure.

L'effort du chrétien pour promouvoir la justice, son engagement pour la défense des plus faibles, ses initiatives humanitaires pour procurer du pain à qui en est privé et pour soigner les malades, en allant à la rencontre de toutes les détresses et de tous les besoins, trouvent leur source dans cet unique et inépuisable trésor d'amour qu'est le don total de Jésus au Père. Le croyant est invité à suivre les pas du Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui, dans la parfaite adhésion à la volonté de son Père, se dépouilla et s'humilia lui-même (cf. Ph 2, 6 ss.), se donnant à nous dans un amour désintéressé et total, jusqu'à mourir sur la Croix. Du Calvaire se répand de manière éloquente le message de l'amour trinitaire pour les êtres humains de tous les temps et de tous les pays.

Saint Augustin remarquait que Dieu seul, Bien suprême, est en mesure de vaincre les misères du monde. La miséricorde et l'amour envers le

prochain doivent donc jaillir d'un rapport vivant avec Dieu, et se référer sans cesse à Lui, parce que c'est dans la proximité avec le Christ que réside notre joie (cf. De civitate Dei, L. X, ch. 6, Paris, 2000, p. 378).

4. Le Fils de Dieu nous a aimés le premier, «alors que nous étions encore pécheurs» (Rm 5, 8), sans rien exiger, sans nous imposer aucune condition a priori. Face à ce constat, comment ne pas voir dans le Carême une occasion propice pour faire des choix courageux d'altruisme et de générosité ? Il nous offre les armes pratiques et efficaces du jeûne et de l'aumône pour lutter contre l'attachement excessif à l'argent. Se priver non seulement du superflu, mais aussi de quelque chose de plus, pour le donner à celui qui en a besoin, contribue au renoncement sans lequel il n'y a pas de pratique authentique de la vie chrétienne. D'autre part, en puisant des forces dans une prière incessante, le baptisé manifeste que Dieu occupe réellement la première place dans son existence.

C'est l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs qui doit inspirer et transformer notre être et notre agir. Le chrétien ne doit pas croire qu'il peut chercher le bien véritable de ses frères s'il ne vit pas la charité du Christ. Même s'il réussissait à modifier d'importants aspects négatifs dans la vie sociale ou politique, tout résultat serait éphémère sans la charité. La capacité même de se donner aux autres est un don qui jaillit de la grâce de Dieu. Comme l'enseigne saint Paul, «c'est l'action de Dieu qui produit en vous la volonté et l'action, parce qu'il veut votre bien» (Ph 2, 13).

5. À l'homme d'aujourd'hui, souvent insatisfait d'une existence vide et éphémère, et recherchant la joie et le bonheur authentiques, le Christ se propose en exemple pour l'inviter à le suivre. À qui l'écoute, il demande de dépenser sa vie pour ses frères. Un tel don est source d'une réalisation plénière de soi et d'une joie profonde, comme le montre l'exemple éloquent des hommes et des femmes qui, abandonnant leur vie tranquille, n'ont pas hésité à risquer leur vie comme missionnaires dans les diverses parties du monde. On en trouve un témoignage dans la décision de ces jeunes qui, animés par la foi, ont embrassé la vocation sacerdotale ou religieuse pour se mettre au service du «salut de Dieu». On en a une illustration dans le nombre croissant de volontaires qui,